Document generated on 06/05/2025 11:33 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

# La vocation

Bertrand Bergeron

Number 65, Spring 2001

Toilles

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4096ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bergeron, B. (2001). La vocation. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (65), 65–67.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# La vocation

Bertrand Bergeron

*À Suzanne Levasseur*

Il m'appelait Paulo, je le surnommais Marco. Avant l'âge des filles, nous étions inséparables. Partout, tout le jour, tous les jours, on nous croisait ensemble, à la messe, dans la cour d'école, à la récréation, sur le balcon de ses parents, dans des balançoires, partout ! Qui cherchait l'un trouvait l'autre, infailliblement.

Bien sûr, à cette époque où être un garçon et puis un homme ne faisait pas problème, l'un de nos sujets favoris de discussion, mais en même temps l'une de nos principales sources d'inquiétude, consistait à nous demander ce que nous deviendrions plus tard. Vidangeur a retenu longtemps l'unanimité de nos suffrages. Deux semaines au moins. Probablement à cause de ces camions gigantesques et compliqués, notre sens du dégoût étant moins développé à cet âge. Ensuite, nous avons songé à maçon, je me demande encore pourquoi. Peut-être en raison de ces solides maisons édifiées, lesquelles offraient de toute évidence la sécurité à des foyers, à des familles… Nous nous trouvions alors… dans l'âge d'avant les filles, sans pour autant nier la réalité ! Sauf qu'une fois construite pour chacun sa maison future, quel intérêt pouvait-il bien rester à continuer d'exercer le métier de maçon ? Ou d'entrepreneur ?

Alors survint ce fameux jour. J'ai beau avoir vécu depuis, je m'en souviens comme si c'était hier. D'ailleurs, chaque fois que Marco et moi, nous nous rencontrions, nous avions tôt fait d'évoquer ce souvenir. Un après-midi plutôt froid, mais sans que la neige menace encore, nous avions cherché un endroit où

trouver refuge pour deviser, sauf que le bois voisin ou la cour chez moi ou la rue principale constituaient des lieux exclus, car il pleuvait des clous. Alors, emmitouflés dans des foulards et sous des tuques qui nous paraissaient dérisoires, mais que nos mamans avaient exigés sans la moindre prise à la plus petite discussion, nous nous étions réfugiés sur le balcon chez Marco, assis sur des balançoires. Cet après-midi devint mémorable puisque enfin nous avions trouvé que cela ne faisait plus aucun doute de savoir à quel métier nous allions consacrer le reste de nos jours : nous serions pompiers, rien de moins ! Songez-y ! Comparés aux camions des pompiers, ceux des vidangeurs paraissent presque insignifiants : ils sont bien plus petits, sans tous ces boyaux et équipements compliqués, dépourvus surtout de ces gigantesques échelles qui permettent de défier les lois de la gravité ! Et puis, si le maçon se rend utile pour un nouveau foyer, pour le pompier, l'héroïsme ne constitue-t-il pas le lot quotidien, la denrée habituelle qui fait de sa vie la plus exaltante qui se puisse concevoir ? Le pompier n'hésite pas, il se dévoue, il risque, sa vie n'a plus de prix si celle des autres en dépend. Imaginez !

Précisément, cette journée-là, c'est ce qui nous arriva. Tranquillement assis sur nos balançoires, nous en rêvions. Nous songions à la grandeur d'âme que nous conférerait notre future et dorénavant inamovible vocation de pompier lorsque, tout juste devant chez Marco, un véhicule d'incendie arriva, la sirène, les pompiers qui s'agitaient en tous sens, et nous qui restions bouche bée. Car ce n'était pas pour les environs qu'ils se livraient à tout ce brasse-camarades. C'était la maison de Marco qui en faisait l'objet. Sans doute s'agissait-il d'un incident mineur, sans quoi je me souviendrais aisément de la cause. Mais tout ce que ma mémoire me ramène, c'est le hurlement de plus en plus rapproché de la sirène, les freins grinçants du véhicule d'incendie, tous ces pompiers qui, avant même de venir à nous, s'activaient pour déployer leur arsenal, et qui s'approchaient, la mission salvatrice dans la voix, les bras et les mollets, puis se pointaient à la porte d'entrée, là, tout près. Bien sûr, rien ne saurait ralentir ou freiner un pompier convaincu du geste héroïque qui lui in-

combe ! Seulement… C'était compter sans Maman-Marco. Eux, ils ne la connaissaient pas. Les héros ne peuvent pas tout savoir.

Au moment où le premier pompier arriva, une hache à la main, il s'apprêtait à ouvrir quand Maman-Marco s'amena sur le seuil, sûre d'elle-même, de son foyer, des risques limités et, surtout, du haut de ses cent kilos et des bonnes manières qu'on n'oublie pas, mon bon monsieur ! Le pompier, déconcerté devant cette pièce de femme qui lui bloquait l'entrée, ne s'attendait pas à un tel accueil alors qu'il se présentait en expert prêt à affronter tous les risques et tous les désastres. Mais voilà : on lui interdisait l'accès !

« On n'entre pas chez moi avec ses bottes ! »

Cela ne tenait aucunement du souhait ou de la demande. Le ton impératif et le volume impressionnant ne laissaient aucune prise au doute ou à la discussion.

« On n'entre pas chez moi avec ses bottes ! »

Marco et moi reconnaissions là un ton qui nous était familier, mais qu'aucun de nous deux n'aurait imaginé possible en pareilles circonstances. Nous n'étions pas les seuls dans ce cas. Le pompier et ses acolytes n'en revenaient simplement pas. Là n'était pas la question ! Urgence ou pas urgence, tous ceux qui manifestèrent l'intention d'entrer pour aider durent d'abord faire preuve de bonnes manières et retirer leurs bottes de caoutchouc. Ils n'eurent aucunement le choix et s'exécutèrent un à un, avec un air ahuri et incrédule peut-être, mais ils s'exécutèrent. Marco et moi n'en revenions pas.

Et je me souviens parfaitement que c'est tout juste après cet incident que Marco, se confiant à moi, m'exprima son désir de devenir prêtre.

Pour ma part, je dois confesser que j'ai longtemps hésité. En fait, jusqu'à l'âge des filles.